

# UN APRÈS-MIDI D'AUTOMNE



MIRJAM KRISTENSEN

UN APRÈS-MIDI  
D'AUTOMNE

roman

Traduit du norvégien par  
LOUP-MAËLLE BESANÇON

PHÉBUS

CET OUVRAGE A ÉTÉ PUBLIÉ  
AVEC LE SOUTIEN FINANCIER DE



Titre original :  
*En ettermiddag om høsten*

© 2006, Forlaget Oktober A/S.

Pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N: 978-2-7529-0870-4

Quand je reviens des toilettes, Hans Olav n'est plus dans la salle des de La Tour. Je regarde autour de moi, m'avance dans la pièce. Je ne le vois nulle part. Je commence à douter. Nous avons bien convenu de nous retrouver ici? Mes doigts se crispent dans les poches de ma jupe, je me tourne légèrement, parcours des yeux la salle où je l'ai quitté une quinzaine de minutes auparavant seulement. Un vieux couple se tient devant le tableau où je l'ai laissé. Ma gorge se serre, mon cœur aussi. Pourquoi ne m'attend-il pas, comme prévu? Je jette un coup d'œil sur la gardienne assise devant l'une des deux entrées de la salle. Ce n'est pas la même personne que tout à l'heure. Un badge sur sa poitrine indique son nom. Je m'approche d'elle, fais semblant d'étudier le tableau à sa gauche. Furtivement, je lis le prénom sur son badge : Nicole. Je repars dans la salle par laquelle je suis arrivée. Celle-ci ressemble à un long couloir. Les toiles se succèdent le long des murs. Je tends le cou pour essayer d'apercevoir le fond de la pièce, mais là encore, aucune trace de Hans Olav. Je m'avance dans

la salle, suis le flot de gens qui passe de toile en toile. Je scrute tous les dos devant moi dans l'espoir d'y découvrir celui de Hans Olav. En vain. Il n'est pas parmi eux. Mon cœur bat dans mes oreilles. Une peur, soudaine. Mais je ne veux pas avoir peur. Je retiens mon souffle durant quelques secondes, avant d'expirer longuement. Si je ne bouge pas d'ici, il va bien finir par réapparaître, pensé-je. Il est probablement en train de me chercher, lui aussi. Quoi qu'il en soit, il faut que l'un de nous deux reste à la même place, et c'est ici que nous avons convenu de nous retrouver. Je décide donc de l'attendre. Je regarde les gens, les tableaux, mais je ne parviens pas à me concentrer, je suis sans cesse à l'affût de son blouson marron, son pantalon noir, ses cheveux bruns, ses lunettes, ses mains. À l'une d'entre elles, il porte une alliance. *Ta Rakel*. Ici, ils diraient Rachel, Reitschel avec un *r* épais. Chaque fois que j'entends la voix de Hans Olav prononcer mon nom, je me sens rassurée. Rachel, Rachel, me murmuré-je à mi-voix. Mes oreilles bourdonnent toujours, ça résonne dans ma tête. L'envie me prend de crier Hans Olav ! Mais je ne peux pas me mettre à crier dans un musée, au milieu de tous ces gens qui passent d'œuvre en œuvre, les contemplent, discutent, se penchent familièrement vers la personne qui les accompagne pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Peut-être commentent-ils les couleurs ou le regard vif de la jeune fille sur la toile, ou encore le réalisme du tableau. Peut-être sont-ils plongés dans une sorte de béatitude devant ces peintures dont, jusqu'à présent, ils n'avaient vu que des reproductions. Je ne sais pas, c'est Hans Olav qui a eu l'idée de venir ici. Nous avons traversé la moitié de Central Park quand, brusquement, il s'est arrêté et a déclaré que ce parc était interminable. Il faut qu'on

trouve autre chose, Rakel, ça me rend dingue de marcher comme ça, sans but, a-t-il dit en mordillant les articulations de ses doigts. Ne fais pas ça ! me suis-je exclamée en lui enlevant la main de la bouche. Il l'y a remise aussi sec, mordillant ses jointures jusqu'à ce qu'elles deviennent toutes rouges. Je ne m'aime pas quand je retire sa main de cette façon, mais c'est plus fort que moi, je ne supporte pas de le voir se ronger les doigts comme ça. OK, ai-je dit, mais qu'est-ce qu'on fait alors ? On peut s'asseoir un peu si tu veux, sur un banc ou ailleurs. La main devant la bouche, il a réfléchi, avant, tout à coup, de s'exclamer le MET ! Quel idiot, pourquoi n'y ai-je pas pensé avant ? C'est près d'ici ? ai-je demandé. Hans Olav a sorti du sac le petit guide de poche contenant le plan de la ville et a pointé un endroit du doigt en m'expliquant que ça ne devait pas être bien loin, juste là probablement. Le bâtiment que tu vois entre les arbres, a-t-il dit. Rappelle-toi ce qu'on s'est promis tout à l'heure, ai-je répondu, et il a levé les yeux au ciel. On avait décidé de traverser tout le parc de bout en bout. C'était mon idée. Ça ne me semblait pas si long que ça sur la carte. Hans Olav m'avait affirmé que je me trompais, que le parc était immense, mais je n'avais pas voulu en démordre. Je souhaitais qu'on essaie au moins, mais, deux heures après, nous n'en étions même pas encore à mi-parcours. Qu'est-ce que je t'avais dit ? a fait remarquer Hans Olav, et quand il s'est mis à pleuvoir, alors que nous n'avions ni parapluie ni capuche à nos blousons, il a pesté et accéléré encore le pas. Nous transpirions tout en frissonnant de froid et, tandis que je m'extasiais sur la beauté du parc et sur les tours se dressant au-dessus des arbres qui, à côté, paraissaient tout petits, Hans Olav n'avait plus qu'une seule idée en tête : avancer et trouver

un endroit au sec. Nous ne parlions plus et je restais à la traîne, deux mètres derrière lui, ce qui a fini par l'agacer, maintenant ça suffit! Ce parc est interminable, a-t-il déclaré en se figeant sur place. Nous avons donc sorti la carte et nous nous sommes dirigés vers le Metropolitan Museum, mais je ne pouvais pas m'empêcher de m'arrêter, à cause des écureuils qui fusaient dans les arbres ou autour de mes pieds dès que je m'immobilisais. Hans Olav s'est retourné, se demandant où j'étais et pourquoi il fallait toujours que je traîne comme ça. Nous avons traversé la route et sommes passés sous un pont où il y avait des calèches tirées par des chevaux blancs. Puis nous sommes arrivés devant le musée et ses énormes escaliers que nous avons gravis avant de franchir l'espace délimité par les colonnes. Mon Dieu, c'est beaucoup plus grand que nous ne l'avions imaginé! Comment allons-nous réussir à nous repérer là-dedans? ai-je murmuré. Hans Olav, qui dépassait d'une bonne tête tous les Italiens, Français et Espagnols qui faisaient la queue, m'a répondu t'inquiète, je sais exactement où je veux aller, il suffit que je trouve un plan. Ah bon? ai-je dit en posant ma main sur son bras, il s'est alors penché vers moi et m'a donné un rapide baiser sur la joue. Un autre, ai-je quemandé en tirant sur son bras et en tendant les lèvres. Il a ri. Pas ici, a-t-il répondu. Où alors? À l'hôtel. À l'hôtel? ai-je renchéri, et nous avons ri. C'était rassurant de penser que probablement personne d'autre autour de nous ne comprenait ce que nous disions. Nous avons l'impression d'être dans notre propre petite bulle, malgré la promiscuité et la foule autour de nous. La file d'attente formait comme un long serpent sinuant jusqu'au vestiaire où nous devons déposer nos blousons et nos sacs. Ensuite, nous avons fait la queue pour les

billets. Qu'est-ce que c'est long, bon sang! s'est impatienté Hans Olav. J'ai appuyé ma tête sur son bras. Nous avons lu notre guide en attendant notre tour au guichet. On nous y a remis des pastilles jaunes à coller sur nos pulls, puis Hans Olav est parti bille en tête avec un plan qu'il n'arrivait pas à comprendre. Ce n'est pas logique, a-t-il maugréé, les sourcils froncés, mais subitement, après avoir traversé de nombreuses salles abritant les peintres européens, nous avons atterri dans celle des de La Tour. Voilà, nous y sommes! a annoncé Hans Olav. C'est ça que je voulais voir, m'a-t-il déclaré, tout content, avant, quasiment, de se ruer sur l'un des tableaux. J'ai remarqué que le gardien de la salle se redressait sur sa chaise. Peut-être trouvait-il à Hans Olav un air menaçant avec ses mouvements confus et maladroits dont j'étais la seule à percevoir la détermination. Ses jambes et ses bras pouvaient presque sembler désarticulés quand il traversa la salle comme une flèche, mais il se calma en arrivant devant la toile. Quel enthousiasme! Pourquoi ne me l'avait-il jamais dit, qu'il voulait venir voir ce tableau? Peut-être n'y avait-il pas pensé, peut-être l'importance de celui-ci ne lui était-elle apparue que maintenant, une fois devant. Nous sommes restés longtemps dans la salle et je commençais à être fatiguée de piétiner sur place. Hans Olav scrutait le tableau en laissant échapper, çà et là, un commentaire passionné. J'ai fini par estimer qu'il était temps de continuer la visite, mais j'ai seulement dit qu'il fallait que j'aille aux toilettes. Je vais aux toilettes, ai-je chuchoté à Hans Olav. Il lisait une notice qu'il avait trouvée à l'entrée de la salle. Hmm, a-t-il murmuré sans lever les yeux. Je reviens, tu m'attends ici? Oui, oui, a-t-il répondu avant de se replonger dans la contemplation du tableau, je reste ici, vas-y. Alors je suis partie aux toilettes,

## UN APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

passant rapidement en chemin devant de célèbres tableaux de Rembrandt, Vermeer et Munch, comme si ces toiles n'étaient là que pour décorer une grande maison où je serais en visite. Une pensée que je décidai de raconter à Hans Olav quand je le rejoindrais, et cela me fit sourire.

Je fixe l'épaule blanche de la chemise de la gardienne, celle qui s'appelle Nicole; un morceau de tissu pointu qui dépasse de l'embrasure de la porte. La porte derrière laquelle sont accrochées les toiles de de La Tour. Je réfléchis à ce que je vais lui dire, à la façon dont je vais lui décrire Hans Olav. J'essaie de me rappeler ses vêtements, très précisément. Le col de sa chemise était-il sorti ou rentré sous son pull? Portait-il un pull marron et un pantalon noir, ou le contraire? Je ferme les yeux. Je m'énerve car il ne m'apparaît que par flashes, je n'arrive pas à garder en tête une image de lui qui soit globale. Je me murmure à mi-voix les mots en anglais, je m'exerce. Comment dit-on «col de chemise», déjà? Mais ce détail n'est peut-être pas essentiel. Je regarde de nouveau l'heure. Il s'est écoulé quarante-cinq minutes depuis mon retour des toilettes et toujours aucune trace de lui. Quarante-cinq minutes, c'est long ou pas? C'est tout à fait Hans Olav, en réalité. Il a sûrement décidé d'aller jeter un coup d'œil dans la pièce voisine en m'attendant, et puis, sans s'en rendre compte, il a

continué à déambuler de salle en salle et m'a complètement oubliée. Je m'appuie de tout mon poids sur une jambe, puis sur l'autre, j'enfonce mes mains dans les poches de ma jupe. Je n'arrive pas à me décider : je vais lui parler ou pas ? Je pense à la réaction de Hans Olav alors que je me dirige vers la chaise à l'entrée de la salle. Son agacement s'il pénètre dans la pièce et découvre que j'interroge les gardiens à son propos, en le décrivant de la tête aux pieds. Tu ne me fais pas confiance ? me reprochera-t-il peut-être avant de prendre un ton plus doux et d'ajouter, ce n'est pas ce que je voulais dire, je suis désolé de m'être absenté aussi longtemps. Le visage de Hans Olav me poursuit. Je m'arrête devant la chaise de la gardienne.

Bonjour, excusez-moi.

Oui, répond-elle aimablement en se levant de sa chaise.

Elle met les mains derrière son dos et se penche en avant, comme pour mieux m'écouter. C'est peut-être une chose que les gardiens apprennent en formation, qu'il est impératif de se lever quand une personne vient leur parler et d'écouter attentivement ses questions ou ses remarques. Elle incline la tête sur le côté et me regarde droit dans les yeux, elle attend la suite.

Euh, je me demandais si par hasard vous n'auriez pas vu l'homme qui m'accompagnait quand je suis arrivée ici, j'étais avec lui dans cette salle il y a près d'une heure, il est grand, avec des lunettes, et porte des vêtements sombres. Il était devant cette toile, dis-je en pointant le tableau du doigt.

Je tends aussi ma montre vers elle, sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être pour lui montrer que je contrôle la situation, que je n'oublie pas l'heure et, comme elle peut elle-même le constater, il s'est presque écoulé soixante

minutes, sauf qu'elle n'a aucune idée du moment où j'ai quitté Hans Olav. Elle n'en consulte pas moins le cadran blanc aux chiffres et aux aiguilles noires et hoche la tête, puis la secoue.

À quoi ressemble-t-il, déjà? demande-t-elle.

Je lui répète les mots que j'ai préparés, que je me suis murmurés tout bas, et je décris Hans Olav en anglais. Grand, les cheveux bruns, une barbe, des lunettes, un jean noir et un pull marron avec une chemise rouge foncé en dessous, ou bien est-ce le contraire? Parmi ses pulls, il a les deux, des marron et des rouge foncé. À moins que ce ne soit son pantalon qui soit marron? Les chaussures, la sacoche en bandoulière, l'alliance. Je mentionne aussi l'alliance, à la main droite, et non pas à la gauche comme ici.

Des vêtements foncés, dis-je.

Elle secoue la tête.

Si, attendez un peu, se reprend-elle, vous voulez parler de cet homme qui est resté ici très longtemps, devant ce tableau-là? ajoute-t-elle en tendant le doigt vers le de La Tour devant lequel j'ai laissé Hans Olav et que je lui ai moi-même montré quelques secondes seulement auparavant.

Oui, oui, confirmé-je, ce tableau-là, c'est bien lui.

J'éprouve soudain le besoin de la prendre par les épaules et de la secouer. Quand l'a-t-elle vu ici? Il y a combien de temps? Elle fronce les sourcils. Elle ne peut pas me le dire? Elle ne peut pas me dire dans quelle direction il est parti, ce qu'il a fait, son comportement, n'importe quoi qu'elle aurait pu remarquer?

Je crois que, dit-elle avant de s'interrompre et de mettre les mains sur ses hanches, je crois qu'il est parti avec quelqu'un, il y a un petit moment déjà.

Non, dis-je en secouant la tête, ce n'était pas lui dans ce cas-là. Il était tout seul. Vous comprenez, j'étais aux toilettes, nous n'étions que tous les deux.

Elle me regarde, et je sens la déception m'envahir.

Si, insiste-t-elle, je crois qu'il est parti avec une femme. Ils sont passés juste devant moi et sont sortis par ici.

Elle me montre l'embrasure de la porte par laquelle je suis entrée quelque temps auparavant seulement, celle qui donne sur le long couloir.

Vous le confondez probablement avec un autre, dis-je, et je souris, pour montrer que je ne lui en veux pas. Elle hausse les épaules.

Si vous le dites, répond-elle sèchement.

Elle se rassoit sur sa chaise et sa queue-de-cheval qui pend lourdement dans un élastique rouge lâche se balance. Le talkie-walkie à sa ceinture se met à grésiller. Une voix dit quelque chose. Elle porte l'engin noir à son oreille et répond. Je reste plantée là, à l'observer, je ne sais pas pourquoi. Elle se lève, me jette un bref coup d'œil et quitte la salle.

Merci de votre aide, crié-je à moitié dans son dos alors qu'elle s'éloigne, sans se retourner.

Je fixe toujours la chaise vide. L'envie me prend de m'asseoir dessus, il n'y a aucun banc dans cette pièce et j'ai les jambes tellement fatiguées, mais elle risque de ne pas apprécier quand elle s'en apercevra. Des personnes âgées se promènent avec un petit pliant sur lequel elles s'installent pour contempler les tableaux ; plusieurs salles sont en effet dépourvues de banc. Si seulement j'avais un de ces sièges. Des yeux, je parcours la pièce pour vérifier si, par hasard, quelqu'un n'en aurait pas laissé un quelque part. Il faut que je reste ici et attende que Hans Olav revienne. Peut-être est-ce lui qui me demandera

## UN APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

où j'étais passée, peut-être est-il en train de me chercher dans le musée. Peut-être a-t-il trouvé que je mettais beaucoup de temps à revenir. Je lui dirai qu'on ne devrait jamais faire ça quand on est à l'étranger, dans une ville aussi grande, qu'il faut rester ensemble, qu'il ne faut pas se séparer de cette façon. Dans la pièce, les couples d'un certain âge marchent tranquillement en se tenant par le bras. Ils savent peut-être comme il est facile de se perdre. Je me dirige vers l'autre porte, celle où aucun gardien n'est assis. Je m'appuie au chambranle. Nicole revient dans la salle. Elle jette un coup d'œil autour d'elle et reprend sa place. Elle vérifie que le talkie-walkie est bien accroché à sa ceinture. Je vois qu'elle me remarque, mais elle fait comme si de rien n'était, comme si nous n'avions jamais échangé le moindre mot. Peut-être ne supporte-t-elle pas que j'aie osé mettre sa parole en doute. Je ferme les yeux. Je veux rester dans ce monde rouge foncé derrière mes paupières, jusqu'à ce que je sente les mains de Hans Olav sur mes épaules, je veux le regarder dans les yeux, je veux voir son visage quand il arrivera. Alors je sentirai les oiseaux qui pépieront à qui mieux mieux dans ma poitrine et les feuilles qui bruisserront sous nos pieds et tout redeviendra calme.

J'ai dû rester comme ça, adossée au chambranle de la porte et les yeux fermés, plus longtemps que je ne le croyais, car soudain je sens une main sur mon épaule, c'est celle de la gardienne de la salle, celle de Nicole qui se penche vers moi.

Tout va bien ? me demande-t-elle, inquiète. Elle retire sa main quand j'ouvre les yeux.

Je suis heureuse d'avoir un visage sur lequel fixer mon regard, je suis heureuse qu'elle me parle.

Je n'ai plus qu'à attendre mon mari ici, dis-je. C'est là que je l'ai quitté tout à l'heure et là que nous devons nous retrouver, ajouté-je, et je perçois à quel point le ton de ma voix semble déterminé.

Je vois le coup d'œil qu'elle lance sur l'alliance à mon doigt, comme pour vérifier que j'ai vraiment un mari à attendre. Pour elle, ma bague se trouve à la mauvaise main, et il me revient que j'en ai déjà discuté avec quelqu'un, de la raison pour laquelle nous mettons l'alliance du côté droit alors que dans beaucoup d'autres pays, c'est le contraire. Je regarde les doigts de Nicole,

elle ne porte aucune bague; son poignet, en revanche, est orné d'un gros bracelet transparent en plexiglas.

Vous êtes sûre que tout va bien? répète-t-elle. Vous ne voulez pas vous asseoir un peu?

Elle tend le bras vers la chaise qu'elle occupait encore quelques instants auparavant.

Non merci, ça va, je vais l'attendre ici, c'est tout.

Bon, mais n'hésitez pas si je peux vous être utile. Vous pourriez passer une annonce au vestiaire, par exemple.

Je hoche la tête, reconnaissante. J'ai envie de prendre ses mains, de les serrer entre les miennes et de la remercier d'être là, de me regarder, de me parler, mais je m'abstiens, ce serait ridicule. Elle ne fait que son travail. Et elle retourne s'asseoir sur sa chaise. Tout à coup, je pense au jeton du vestiaire. Je tâtonne dans mon sac pour contrôler, il est là, dans la petite pochette à fermeture Éclair. Hans Olav, lui, n'avait pas de jeton, et il n'a pas pu sortir sans blouson. Je n'en suis pas moins pleine d'entrain, subitement, à l'idée de descendre récupérer au vestiaire le portemanteau auquel nous avons suspendu nos vêtements, juste pour vérifier. Il se peut très bien qu'il ait réussi à convaincre la personne au comptoir, qu'il se soit souvenu du numéro et qu'il ait demandé à ce qu'on lui donne son blouson. Je regarde ma montre. J'attends depuis longtemps maintenant, près d'une heure et demie. Je vais voir Nicole.

Excusez-moi de vous déranger encore, mais vous pourriez arrêter mon mari si vous l'apercevez? Je voudrais juste m'assurer qu'il ne m'attend pas au vestiaire.

Bien sûr, dit-elle en opinant de la tête.

Merci, merci beaucoup.

Il n'y a pas de quoi, répond-elle en haussant les épaules, il ne se passe pas grand-chose ici de toute façon.

Du menton, elle désigne tous les retraités dans la pièce qui, assis ou debout devant les tableaux, se parlent tout bas. Elle me sourit aimablement et brusquement je me rends compte que je suis toute seule à présent, sans Hans Olav je suis livrée à moi-même.

Au fait, demande-t-elle en se grattant la joue, comment s'appelle-t-il ?

Hans Olav.

Elle hoche la tête et répète son nom. Ça sonne bizarrement dans sa bouche et je ne peux retenir un sourire amusé. Elle rit, elle aussi, puis je m'en vais. Je traverse une multitude de salles où des gens dont je ne vois que le dos contemplent des tableaux. Je scrute les lieux à la recherche de Hans Olav, de son dos devant une œuvre. Je crois sans cesse l'apercevoir et je m'arrête derrière lui, en faisant mine de regarder le tableau qu'il regarde. Puis j'avance d'un pas et jette un coup d'œil sur le côté, mais ce n'est jamais lui. Et je le sais bien, sans cela je ne m'approcherais pas comme ça, en douce, mais je garde l'éternel espoir qu'il va se produire un miracle et que ce sera vraiment lui. Je passe ainsi, lentement, de salle en salle, je parcours tout l'étage jusqu'à l'escalier, je redescends dans le hall d'entrée où se trouvent le vestiaire, la billetterie et les banquettes sur lesquelles les gens se reposent. Il y a toujours autant de monde, un flot régulier de visiteurs continue à franchir les portes, ceux qui viennent juste d'arriver, ceux qui déambulent dans le hall et ceux qui s'en vont. La queue au vestiaire est aussi longue que quand nous l'avons faite deux heures plus tôt, c'est comme s'il ne s'était rien passé entre-temps. Je regarde ma montre alors que la

file d'attente avance lentement. Il s'est écoulé près de deux heures depuis que j'ai quitté Hans Olav. Je repense à ce que nous avons convenu le premier jour. Si on se perd, on se rejoint à l'hôtel deux heures après, m'a dit Hans Olav. OK, parfait, deux heures, c'est suffisant, lui ai-je répondu. Nous avons réfléchi quelques secondes aux chances que nous avons d'être séparés et de ne plus nous retrouver. Cela pouvait, certes, arriver dans une grande ville, dans la foule, la cohue, mais aucun de nous deux n'y croyait vraiment. C'était plutôt histoire de l'avoir dit. S'être mis d'accord sur ce point avait quelque chose de rassurant. Et que fera-t-on pendant ces deux heures? ai-je demandé. Hans Olav a rigolé et m'a gentiment secoué. Eh bien on se cherchera, et si tu ne réapparais pas, je retournerai à l'hôtel. Ah, parce que tu crois que c'est moi qui vais me paumer? ai-je répliqué, et il a éclaté de rire, non mais tu vois ce que je veux dire, a-t-il répondu, et, effectivement, je voyais ce qu'il voulait dire. C'est enfin mon tour au comptoir où les vêtements sont déposés et repris.

Bonjour, dit le préposé au vestiaire.

Il porte une chemise à manches courtes et une cravate noire. Il tend la main, attendant que je lui donne soit les vêtements, soit le jeton numéroté. J'ai oublié de sortir le nôtre et je farfouille quelques secondes dans la pochette à fermeture Éclair tandis que des gens impatients derrière moi poussent un soupir à peine perceptible, mais suffisamment fort néanmoins pour que je l'entende. Seul l'homme derrière le comptoir manifeste clairement son agacement.

Voilà, dis-je en lui tendant le jeton que j'ai enfin réussi à extraire de la pochette à fermeture Éclair.

Il le saisit et disparaît entre les longues rangées de

cintres où plein de blousons, de manteaux, de pardessus et de parapluies sont serrés les uns contre les autres. Des sacs de différentes tailles sont rangés sur le sol et ne cessent d'être remplacés au gré des allées et venues des gens. Au bout de vingt secondes environ, il revient.

Tenez, dit-il en me tendant le portemanteau.

Le blouson marron de Hans Olav est toujours là. Je ressens comme un coup de poing dans le ventre qui me coupe presque le souffle, et puis je réussis à reprendre ma respiration. Je fouille ses poches. Elles sont vides.

Merci, dis-je en lui rendant le cintre.

Il faut prendre vos blousons, dit l'homme derrière le comptoir en les enlevant du portemanteau.

Non, non, je n'en veux pas, je voulais juste vérifier quelque chose.

Il s'immobilise, le portemanteau entre les mains, et me lance un regard noir.

Pardon? demande-t-il.

Je voulais juste m'assurer que les deux blousons étaient encore là, commencé-je à expliquer.

Non mais vous pensez vraiment que je vais recommencer le même boulot plusieurs fois?

Ce n'est pas ce que je voulais dire, répliqué-je, et je sens que je rougis.

Vous imaginez un peu, si tout le monde faisait comme vous? On ne saurait plus où donner de la tête, dit l'homme en plaquant brusquement ses deux mains sur le comptoir.

Je remarque que les gens derrière moi nous écoutent désormais, il n'y a plus aucun bruit, ils retiennent leur souffle et je vois du coin de l'œil qu'on me lance des regards furtifs.

## UN APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

J'ai changé d'avis, dis-je d'une voix ferme, je veux retourner dans le musée.

Pendant deux secondes, l'homme derrière le comptoir me toise. Il plisse les yeux en repassant le cintre dans nos blousons puis disparaît entre les portants. Il pose bruyamment le jeton sur le comptoir en revenant, sans me regarder, les yeux déjà fixés sur la personne derrière moi dans la file. Je m'extrais aussi vite que possible de la foule qui attend devant le vestiaire et me dirige vers l'escalier. Là, je me rends compte qu'il doit bien y avoir un café quelque part dans ce bâtiment, et même plusieurs. Il est sûrement allé s'asseoir dans l'un d'entre eux, me dis-je, ce serait lui tout craché. Ne me voyant pas revenir et trouvant que je mettais quand même beaucoup de temps, il a estimé qu'il pouvait au moins s'offrir un petit café. Peut-être avait-il très très faim. Et, subitement, je sens que moi aussi j'ai faim et c'est avec soulagement que je cherche un panneau signalant un café. Quand enfin j'aperçois la pancarte du bar le plus proche de l'entrée, je souris toute seule en suivant la direction indiquée. Il ne peut être que là, je ne vois aucune autre explication possible.

Il n'est pas au café. Je passe et repasse entre les rangées de tables, plusieurs fois. Certaines personnes finissent par me lancer un coup d'œil las car je suis déjà passée à plusieurs reprises devant eux en les observant à la dérobée. Je fais mine de l'ignorer, mais j'évolue désormais dans une sorte de brouillard, de façon presque mécanique. Je continue mes allées et venues, comme si Hans Olav allait réapparaître pour peu que je sillonne suffisamment la salle. J'attends très patiemment de découvrir son visage, de le découvrir assis devant moi, en train de me regarder, souriant, mais c'est finalement une volonté autre que la mienne, presque étrangère, qui me pousse à quitter la pièce. Je me rapproche tranquillement de la sortie, de façon fortuite pour ainsi dire, j'ai presque l'impression que ce n'est pas un choix conscient de ma part, je suis comme attirée vers l'escalier. Je ne sais pas quoi faire et je redoute de parler à Nicole. Je l'aperçois au loin en déambulant dans les salles. Elle se promène dans celle des de La Tour et discute avec des gens. Je m'arrête à l'entrée de la pièce et constate que Hans Olav n'est pas

là, il n'est toujours pas revenu. Il ne m'attend pas dans un coin, devant une peinture qu'il étudierait jusqu'à ce que ses yeux se posent sur moi. Quand Nicole se rend compte de ma présence, elle me rejoint.

Avant même qu'elle ait ouvert la bouche, je lui demande : Vous l'avez vu ?

Elle secoue la tête.

Non, désolée, répond-elle.

J'éprouve comme un grand vide durant quelques secondes, puis je consulte ma montre. Il s'est écoulé largement plus de deux heures. Si Hans Olav m'attend à l'hôtel et ne me voit pas arriver, il va s'inquiéter, il sera furieux. Peut-être a-t-il déjà appelé quelqu'un, mes parents ou les siens, uniquement pour avoir quelqu'un à qui parler. Peut-être a-t-il même appelé la police. Peut-être arpente-t-il le petit espace au pied du lit, à bout de nerfs à force d'attendre, comme moi en ce moment.

Il est probablement rentré à l'hôtel, dis-je à Nicole, qui hoche la tête d'un air compréhensif, avec un sourire réconfortant.

J'espère que vous allez vous retrouver, me répond-elle.

Je suis heureuse qu'elle dise *vous* retrouver et non *le* retrouver.

Je la remercie pour son aide et m'apprête à partir, mais elle me devance. Elle consulte sa montre, me lance un regard d'excuse puis disparaît dans la salle voisine et un autre gardien vient s'asseoir à sa place. Ainsi donc ils tournent, me dis-je, légèrement déçue, car j'avais déjà commencé à penser à elle comme à Nicole de La Tour. Je jette un dernier coup d'œil à la pièce par-dessus mon épaule avant de la quitter, puis je traverse lentement toutes les salles qui mènent à l'escalier et descends dans le grand hall d'entrée. Une fois encore, je dois faire la

queue au vestiaire. Je croise les doigts pour que ce ne soit pas la même personne au comptoir. Je parcours des yeux la foule de gens autour de moi, dans tous les visages je cherche celui de Hans Olav et je l'entraînerais ici et là. Dans chaque groupe, je vois son dos disparaître. Je veux alors fendre la file d'attente et lui courir après, mais chaque fois il se retourne, et ce n'est pas lui. C'est enfin à moi, et je tombe nez à nez avec le même employé que tout à l'heure. Pourvu qu'il ne me reconnaisse pas. Mais ses sourcils se froncent et ses yeux se plissent.

C'est bon cette fois-ci? demande-t-il en se penchant vers moi, les mains posées à plat sur le comptoir.

Son cou rouge et gras déborde du col de sa chemise blanche. J'ai encore oublié de sortir mon jeton et, de nouveau, je me retrouve à le chercher dans la pochette à fermeture Éclair. L'employé croise les doigts sur sa poitrine et je le sens qui m'observe alors que je fouille dans mon sac.

Le voilà, dis-je enfin, et je tends le jeton vers sa main.

Il ne le prend pas. Immobile, les bras croisés, il me fixe.

Oh, mais rassurez-vous, on a tout son temps ici! s'exclame-t-il, le regard rivé sur moi.

Je hoche légèrement la tête, essaie de sourire poliment, en vain. Je lui présente toujours le jeton numéroté. Une femme derrière moi finit par intervenir.

Excusez-moi, mais ça va durer encore longtemps? demande-t-elle.

Alors, seulement, il m'arrache le jeton des mains et disparaît au milieu des blousons et des manteaux.

Il revient avec notre cintre et balance nos vêtements sur le comptoir sans me regarder. Je m'empresse d'enfiler le mien et pose celui de Hans Olav sur mon bras. Je

## UN APRÈS-MIDI D'AUTOMNE

tâte mon sac pour vérifier que tout ce qu'il doit contenir est bien là et je sors. Chaque nouveau pas me donne le sentiment de m'éloigner de Hans Olav, de m'éloigner de moi-même. Nous sommes encore dans le musée, tous les deux, côte à côte, devant *La Madeleine pénitente*. Ce n'est pas possible, il doit être quelque part à l'intérieur, me dis-je. J'aurais envie de m'asseoir sur les marches à l'extérieur pour guetter son éventuelle apparition, mais nous avons convenu de nous rejoindre à l'hôtel deux heures au plus tard après nous être perdus et je dois m'y tenir. Je suis déjà en retard. Des yeux, je cherche une bouche de métro, mais je n'en aperçois aucune et je ne me sens pas le courage de demander à quelqu'un dans la rue. Je réussis enfin à arrêter un taxi, je lui donne le nom de notre hôtel. L'odeur de l'habitacle est exactement la même que celle du jour de notre arrivée, quand nous sommes entrés pour la première fois dans la Grosse Pomme. Dans la voiture, nous scrutons la ville chacun par notre vitre. Hans Olav avait la main posée sur ma cuisse, sur laquelle il a exercé une pression, et mes doigts ont recouvert les siens. En silence, nous contemplions les gratte-ciel, les gens, les voitures. C'était interminable, la ville semblait se prolonger indéfiniment, elle était pleine de gratte-ciel, de gens, de voitures. Tout nous paraissait tellement tassé, fermé, comme si la ville était pleine de zones d'ombre, et en même temps, il n'y avait plus aucune limite. Tout est possible ici, a déclaré Hans Olav les yeux rivés sur l'extérieur, puis sur moi. Nous nous sommes regardés et j'ai dû sourire, car il m'a souri, lui aussi, et il s'est penché vers moi, m'a embrassée. J'ai fixé la grosse alliance en or à son doigt. Qu'est-ce que je t'aime, lui ai-je dit dans ce taxi, et il a serré ma main.

J'entre dans le hall de l'hôtel. Ce dernier est géré par des Indiens. Celui derrière le comptoir de la réception qui me demande le numéro de ma chambre prononce bizarrement les *r* et les *l*.

201, dis-je, et puis : Merci beaucoup, quand il me donne la clé magnétique.

Dans l'ascenseur, j'éprouve sans cesse le besoin de déglutir. Moins de huit heures auparavant, j'étais ici avec Hans Olav. Il avait les cheveux mouillés et jouait avec son portefeuille. Nous discutons du programme de la journée : devons-nous d'abord acheter un café à emporter et de quoi grignoter ou marcher un peu et nous asseoir quelque part pour prendre le petit déjeuner ? Je souhaitais marcher un peu, mais Hans Olav, lui, voulait manger tout de suite. Nous avons raté le petit déjeuner de l'hôtel et il lui fallait à tout prix un café, disait-il. L'ascenseur s'arrête au deuxième étage dans une secousse, je me dirige vers notre porte. Je commence par frapper, puis je tends l'oreille, à l'affût de bruits éventuels. J'introduis la carte dans la serrure, mais personne ne me

répond, je n'entends absolument rien. La porte s'ouvre. La chambre est telle que nous l'avons laissée ce matin, nos affaires n'ont pas bougé. Un livre sur la table de nuit de Hans Olav et, sur un cintre suspendu à l'armoire, un chemisier qui n'a pas eu le temps de finir de sécher avant notre départ. Seul le lit a été fait et quelqu'un a changé les serviettes. Pendant quelques secondes je reste sur le pas de la porte, je regarde la chambre. Mes yeux commencent à me brûler. Je m'assois sur le lit, enlève mon blouson, mon écharpe, puis m'allonge ; viennent alors les sanglots, les hoquets, les larmes. Elles me déchirent le corps, j'ai chaud. Elles finissent par se tarir et je m'assoupis. Les images de Hans Olav et moi au musée ne cessent de défiler dans ma tête. Je nous vois tous les deux de l'extérieur, comme sur des vieilles photographies ou dans un film. Soudain, je me rends compte que j'ai oublié de demander à la réception s'il y avait un message pour moi. On m'aurait prévenue si c'était le cas, me dis-je tout bas. Je revois l'Indien. Mais quand même, on ne sait jamais. Je me redresse, remets correctement ma jupe qui s'est entortillée autour de ma taille et tire sur le pull enroulé autour de ma poitrine. Je vais dans la salle de bains et me regarde dans la glace. J'ai le visage rouge et les cheveux ébouriffés. Je m'asperge les joues et les yeux d'eau froide, appuie ma tête contre le lavabo ; je sens la porcelaine froide contre mon front. J'ai toujours aimé les salles de bains d'hôtel, peut-être à cause de leur grande clarté, ou parce que ce n'est pas à moi de les nettoyer. Hans Olav dit toujours que je passe un temps fou dans la salle de bains quand on dort à l'hôtel, et ça l'énerve. Je me regarde encore une fois dans le miroir puis me décide à descendre à la réception, quelle que soit ma tête. Dans l'ascenseur, je m'aperçois que

j'aurais pu appeler, cela dit le réceptionniste ne m'aurait pas reconnue au téléphone, et, qui sait, peut-être qu'en me voyant il se souviendra aussi de Hans Olav. Le réceptionniste est en train de s'occuper du règlement d'une autre chambre et j'attends. J'ai à côté de moi un couple d'Anglais d'un certain âge prêts à partir, avec leurs valises et, autour du cou, des pochettes de voyage contenant leur passeport et leur argent. Sans échanger un mot, ils suivent tout ce que fait l'Indien avec leur carte de paiement, puis l'homme lit attentivement les papiers avant de se résoudre à les signer. Je les observe de biais, je remarque que la femme tient la plus grande valise d'une main ferme et que l'homme a mis une valise plus petite devant lui de façon à ce que personne ne leur prenne rien. Ils ont certainement lu que les vols étaient fréquents dans les grandes villes. Elle épie chacun de ses gestes. Ils portent tous les deux un coupe-vent gris ainsi que des chaussures pas très jolies, mais qui ont l'air confortables pour marcher. Elle a mis un pantalon parce qu'ils sont en voyage. Ils ont enfin fini de remplir tous les papiers et un chauffeur de taxi – indien lui aussi, avec un grand turban rose autour de la tête – vient les chercher. Il charge leurs valises dans la voiture et tout à coup je me fais la réflexion que ces Anglais et cet Indien sont, comme qui dirait, liés par leurs pays d'origine. Peut-être l'arrière-grand-père de l'Indien a-t-il un jour porté les valises de leurs grands-parents. Je souris, c'est le genre de pensée que Hans Olav aurait pu me chuchoter à l'oreille s'il s'était trouvé à côté de moi. Le réceptionniste se racle la gorge.

Je peux vous aider? demande-t-il aimablement.

Oui, s'il vous plaît, je voulais simplement savoir si on n'avait pas laissé un message à ce numéro-là, dis-je en lui tendant ma clé magnétique afin qu'il voie le numéro.

Il se retourne et jette un coup d'œil dans les petites cases, une pour chaque chambre. La 201 est désespérément vide.

Non, désolé, dit-il, il n'y a rien.

Je ne bouge pas, je regarde le comptoir de la réception, il est parfaitement ciré. Je relève les yeux sur l'Indien. Il me sourit aimablement tout en me signalant par un regard circulaire dans le hall qu'il est très occupé, même s'il n'y a personne.

Vous voyez à quoi ressemble mon mari? Nous sommes arrivés il y a trois jours, il est grand, brun, avec des lunettes.

Il détourne les yeux un instant, réfléchit, puis hoche la tête.

Je crois que je me souviens de lui, oui, dit-il lentement.

Il s'appuie contre le bureau derrière le grand comptoir.

Vous ne l'avez pas aperçu cet après-midi?

Il secoue la tête.

Non, désolé, dit-il avant de lancer un nouveau regard circulaire dans le hall d'entrée.

Je le remercie et, alors que je commence à m'en aller, je jette un coup d'œil vers la porte.

Le nom de l'hôtel est inscrit en italiques dorées sur les battants en verre. Un taxi s'arrête devant. J'attends de voir qui en descend. Ce n'est pas Hans Olav. Ce sont trois jeunes femmes de mon âge. Elles rient en écartant les mains tandis que le chauffeur de taxi indien passe entre elles pour décharger le coffre. Elles sont soit italiennes, soit espagnoles, ultra-féminines, avec de longs cheveux. Elles finissent par prendre leurs valises que l'Indien a déposées en haut des marches et pénètrent dans le hall en les traînant derrière elles. Brusquement tout devient bruyant, les talons qui claquent, les rires,

le son des roulettes sur le sol. Discrètement, dans mes tennis souples, je me dirige vers l'ascenseur et l'appelle. Le bouton du cinquième étage s'illumine, puis celui du quatrième, du troisième, du deuxième, du premier, et enfin le G, celui du rez-de-chaussée, où je me trouve. Je sens l'odeur de leurs parfums alors que j'entre dans l'ascenseur, puis les portes qui se referment derrière moi me coupent des bruits de la réception où les Espagnoles sont en train de remplir les formulaires de l'hôtel en jacassant gaiement. Je sors au deuxième étage et remonte le couloir moqueté aux murs recouverts d'un papier peint épais. Dans la chambre, je me déshabille et vérifie que le téléphone sur la table de nuit fonctionne. J'enlève mon blouson, mon écharpe et mon sac du lit et les pose sur la valise, avant de rouvrir celle-ci et de sentir le tee-shirt porté par Hans Olav ces dernières nuits. Ce n'est pas l'heure de pleurnicher, mais de dormir, me dis-je à mi-voix. Et je continue à me répéter à voix haute qu'il va arriver dans la soirée ou dans la nuit et que demain tout sera rentré dans l'ordre, qu'il y aura une explication parfaitement naturelle à tout cela, qu'il est inutile de s'inquiéter. Je mets ma chemise de nuit et me glisse sous la couverture tendue et coincée de part et d'autre du matelas. Le lit est froid au début, mais peu à peu il se réchauffe et je sens le sommeil m'envahir. Je ferme les yeux et croise les mains sur mes genoux que j'ai remontés jusqu'à ma poitrine. Je prie pour que Dieu veille sur Hans Olav, qu'Il l'accompagne, pour qu'Il me le ramène et fasse en sorte que tout s'arrange.

*Amen*, murmuré-je au milieu d'une phrase avant de m'assoupir lentement, jusqu'à ce que mon corps, tendu et à l'affût du moindre bruit, se relâche lui aussi pour ne se réveiller que le lendemain.

Le lendemain, je me réveille au beau milieu d'un rêve à propos de Hans Olav et de la femme sur le tableau de de La Tour. Elle se lève de sa chaise, pose le crâne à côté du chandelier et, m'accordant à peine un regard en coin, elle s'avance vers Hans Olav. Elle passe son bras sous le sien et ils quittent la salle. Je me retrouve seule, toute seule dans le grand musée, je les appelle et crie le nom de Hans Olav, encore et encore. Je commence à leur courir après, mais je ne les vois nulle part, et je suis toute seule. Les visages sur les tableaux autour de moi me regardent, des visages de Vermeer, de Rembrandt, de Munch, des visages extrêmement nets, et je me réveille, je n'ose pas ouvrir les yeux. Le visage de Hans Olav danse avec les autres dans ma tête et j'ai peur qu'il ne disparaisse, alors je garde les yeux fermés, mais je ne me rendors pas. Je sens qu'une peur obscure est là, prête à jaillir, mais je parviens encore à la contenir. Je dois garder la tête froide, je dois garder la tête hors de l'eau si je veux pouvoir faire quelque chose, agir de façon sensée. Je me force à ouvrir les yeux et me répète tout bas, de façon sensée, Rakel, il

faut que tu agisses de façon sensée. Je constate en jetant un coup d'œil au réveil sur la table de nuit que j'ai raté le petit déjeuner de l'hôtel. Je savais avant même d'ouvrir les yeux que Hans Olav n'était pas à côté de moi dans le grand lit. Et je vois aussitôt qu'il n'est pas passé durant la nuit, qu'il n'est pas revenu, qu'il n'est pas rentré puis ressorti sur la pointe des pieds pendant que je dormais pour nous acheter un petit déjeuner. Il ne frappera pas à la porte dans quelques minutes, rapportant des gobelets de café et des bagels. Que mes bras me semblent lourds ! Je n'arrive pas à m'extraire du lit et je reste couchée, le regard au plafond ; je sens que, lentement, je me réveille. Je finis par me faire violence et vais dans la salle de bains, je reste assise sur les toilettes bien plus longtemps que nécessaire, les yeux rivés sur les motifs de la faïence au mur, pensant trouver là une façon de disparaître. Et puis je me lève, malgré tout, je vais sous la douche, presse le peu de gel qu'il reste, celui que Hans Olav a l'habitude d'acheter et qu'il a emporté. Je considère et reconsidère les idées qui se succèdent dans mon esprit tandis que je sens l'odeur du savon, celle de Hans Olav le matin quand il vient de se laver. Je retourne dans la chambre. Je ne sais toujours pas quoi faire. J'ai le ventre qui gargouille, il faut que je mange quelque chose. Il faut que j'appelle la police, que j'appelle en Norvège, que je retourne au MET, que je me serve du téléphone. Je m'assois sur le lit avec la serviette de toilette pour tout vêtement et pose la main sur le combiné. Je le soulève, écoute la tonalité, le repose. Je fouille dans mon sac à la recherche de mon carnet d'adresses, que je trouve, et brusquement je réalise que je devrais tout simplement appeler Hanna, la vieille copine de maman qui habite ici. Maman a aplati au maximum le carnet à la page où

elle devait écrire et celui-ci s'ouvre là où elle a inscrit le nom et le numéro de téléphone. Elle vous invitera certainement à dîner, a-t-elle dit en recopiant le numéro noté dans son propre carnet d'adresses. C'est son genre, a-t-elle ajouté en vérifiant que tous les chiffres correspondaient. Hans Olav a haussé les épaules, je n'aurais rien contre une invitation à dîner, a-t-il répliqué en souriant. Ça pourrait être sympa, ai-je dit, et pourtant j'ai refusé que maman appelle Hanna avant notre départ. Elle va peut-être se sentir obligée de nous inviter, lui ai-je objecté, ce qui l'a fait rire; elle a néanmoins promis de ne rien entreprendre contre mon gré. Je décroche le combiné et écoute la tonalité pendant un moment avant de taper lentement tous les chiffres afin d'être certaine de ne pas me tromper. Cela sonne six fois avant que quelqu'un réponde.

Allô, dit une voix d'homme.

Il doit s'agir du mari de Hanna, mais je ne connais pas son nom. Peut-être maman me l'a-t-elle indiqué, mais je ne m'en souviens pas et elle ne l'a pas écrit à côté de celui de Hanna.

Bonjour, ici Rakel, Hanna est-elle là?

Qui est-ce? demande la voix.

Oh, pardon! m'excusé-je, gênée de ne pas m'être présentée correctement d'emblée. Je suis la fille de Solveig, une amie norvégienne de Hanna.

Ah d'accord, moi c'est Harold, son mari. Attendez un instant, je vais la chercher.

J'attends, je l'entends qui crie. Je perçois des pas, de la musique en fond. Le nom de Hanna que l'on répète encore une fois. Je regarde les motifs sur ma chemise, mon doigt en suit machinalement les contours.

Allô?